

# VOIR GRAND

## LE ROLE DES GRANDS SITES DANS LA RE-SITUATION DE LA CULTURE

KENNETH WHITE

*Ce texte est extrait de l'ouvrage (aujourd'hui épuisé) "Voir Grand-Panorama des grands sites", Maigne, J. White, K., Actes Sud, Réseau des Grands Sites de France, Arles, 2007, pp. 59-78.*

*Le texte de Kenneth White est issu de son intervention aux Premières Rencontres des Grands Sites "L'esprit des lieux et la gestion des Grands Sites", organisées à l'initiative du Ministère de l'aménagement du territoire et de l'environnement, Domaine du Rayol (Var), 9-10 décembre 1999*

Qu'il y ait aujourd'hui un grand et profond problème de culture, tout le monde en est conscient.

Mais le problème s'entoure de beaucoup de confusion.

En l'absence d'une nouvelle pensée générale, au langage à la fois précis et inspirateur, on multiplie les débats, où l'on a parfois trop l'impression que l'humanité, tout en se donnant l'illusion de penser, se complaît dans le confusionnisme, quand ce n'est pas dans le simple bavardage.

Il est difficile de savoir de quoi on parle, difficile de savoir même de quoi on veut vraiment parler.

Aujourd'hui, tous les langages sont dans l'air.

Il suffit d'ouvrir n'importe quelle brochure de tourisme pour voir tous les concepts de l'histoire de la culture humaine se donner rendez-vous, dans un méli-mélo total. Un exemple : « C'est à la tombée de la nuit, dans le silence sacré, que le mythe et la magie du lac Majeur, ce lieu légendaire, emplit notre âme d'émotions indéfinissables et inoubliables. »

À la place d'une véritable culture nouvelle portée par un langage adéquat, on nous présente une cuisine écœurante où toutes les sauces se mélangent.

Encore un exemple concret. À la porte de la Maison du Volcan, sur l'île de la Réunion, on peut lire cette phrase des volcanologues Maurice et Katia Kraft : « Nous aimons les volcans parce qu'ils nous dépassent, ils sont indifférents à la vanité des hommes. » Voilà au moins l'amorce d'un nouveau langage, un langage qui émerge de siècles d'humanisme. Mais à l'intérieur de la même Maison du Volcan, une affiche sur le mur montrant des techno-scientifiques accoutrés comme des Martiens traversant un champ de lave avec force instruments, porte cette phrase : « L'homme chemine à la conquête du volcan », ce qui nous ramène à une phase à mon sens déjà dépassée de l'évolution, celle de l'Histoire, du Progrès, de la maîtrise et de la possession de la Nature. Aujourd'hui, ce discours, qui a constitué le discours dominant de la modernité, s'épuise. Nous sommes entrés dans une nouvelle phase, encore confuse, qui n'est pas encore devenue ère ou époque, qui se débat dans des contradictions.

Bref, nous avons grandement besoin d'un nouveau langage, et de cette densification du langage qu'est une poétique, car il n'y a pas de culture qui vaille et qui dure sans poétique. Et si la poétique a, dans le passé, tourné autour des dieux, des mythes et des héros, autour du sacré, complexe d'émotion et d'exaltation, d'adoration et de dévotion, ordonné et ritualisé par la religion, si elle a tourné par la suite autour de l'idéal et de la raison métaphysique, plus mesurée, plus humaniste, ce qu'il nous faut aujourd'hui (au-delà de tout le spiritualisme vapoureux qui se répand dans l'atmosphère, au-delà de toute la littérature du « retour des dieux », etc.), c'est une poétique, puissante et rayonnante, de l'espace, de la terre, du monde.

C'est cela que j'appelle la géopoétique.

Il n'est nullement mon intention ici de présenter un exposé complet de la géopoétique. Je l'ai fait ailleurs, notamment dans *Le Plateau de l'albatros*. Ce que je voudrais faire, après cette analyse de la situation culturelle actuelle, et avec en tête le rôle possible du Réseau des Grands Sites de France dans un contexte nouveau, c'est examiner, géopoétiquement, quelques sites à travers le monde, afin de dégager une cartographie précise et d'ouvrir des perspectives.

## 1.

Dans *La Route bleue*, je chemine le long de la côte nord du Saint-Laurent et le livre se termine, trouve sa culmination, dans la baie d'Ungava, au Labrador. Mais à un moment donné sur la route je rencontre un lieu nommé le lac des Huttes Sauvages, et ce lieu me pose des questions, me lance un défi. Ce défi et ces questions me semblent appartenir à la problématique qui nous concerne. Voici le texte :

« Chaque fois qu'un espace vide se présente quelque part dans notre civilisation, au lieu d'y voir une occasion d'approfondir notre sens de la vie, nous nous empressons de le remplir de bruit, de jouets et de "culture". C'est pourquoi nous avons besoin de lieux comme le lac des Huttes Sauvages. De lieux où nous pouvons *écouter le monde*.

Le lac des Huttes Sauvages.

C'est John MacLean, employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui le nomma ainsi dans ses notes, à cause des squelettes de tipis indiens qui se dressaient sur les promontoires.

À l'époque où les tipis étaient habités, l'endroit portait le nom montagnais de Mushua Nipi : "le lac des terres sans arbres".

Tout ce haut plateau à peine sorti de la période glaciaire, avec ses lichens, ses buissons et ses rochers épars, était un sanctuaire : le paradis des caribous, gouverné, inspiré par Attiknapeo, l'Homme-Caribou. [...]

"L'endroit est devenu historique", écrit Pritchard (*Through Trackless Labrador*). Chez nous, un lieu devient historique quand il est marqué par un événement ou une série d'événements. Mais quand Jean-Baptiste Mackenzie m'a parlé du lac des

Huttes Sauvages, il ne pensait pas en ces termes. Son sens de l'histoire était encore imprégné d'esprit mythique. Pareillement, chez lui, l'économie n'était pas séparée de la religion — en tout cas, pas au fond de sa pensée, où couvait encore le feu de ses rêves. On trouve là une totalité. Au-delà de toute évocation purement sentimentale du passé, au-delà de toute étude anthropologique, au-delà de toute muséologie, pouvons-nous encore espérer vivre une telle totalité ? Ou bien sommes-nous condamnés à seulement tirer le meilleur parti possible de nos divisions et de nos contradictions ? »

Voilà la question posée, en-dehors de tout retour sentimental ou idéologique au mythe et à la religion, dans un espace qui reste à définir.

Abordons maintenant des situations plus proches de nous dans le temps.

## 2.

Voici un texte de Bénédict de Saussure, géologue, botaniste, minéralogiste, physicien et météorologiste (le savoir était alors moins cloisonné), extrait de ses *Voyages dans les Alpes*, livre qui date de 1779 :

« Ce que les gens de Chamonix nomment proprement le Montanvert est un pâturage élevé de 834 m au-dessus de la vallée de Chamonix, et par conséquent de 1 859 m au-dessus de la mer. Il est au pied de l'aiguille des Charmos, et immédiatement au-dessus de cette vallée de glace, dont la partie inférieure porte le nom de glacier des Bois. On y conduit ordinairement les étrangers, parce que c'est un site qui présente un magnifique aspect de cet immense glacier et des montagnes qui le bordent, et parce que l'on peut de là descendre sur la glace, et voir sans danger quelques-unes des singularités qu'elle offre [...]. Lorsqu'on s'est bien reposé sur la jolie pelouse du Montanvert, et que l'on s'est rassasié, si l'on peut jamais l'être, du grand spectacle que présentent ce glacier et les montagnes qui le bordent, on descend par un sentier rapide, entre des rhododendrons, des mélèzes et des aroles, jusqu'au bord du glacier [...]. Au bas de cette pente, on trouve ce qu'on appelle la moraine du glacier, ou cet amas de sable et de cailloux qui sont déposés sur les bords du glacier, après avoir été broyés et arrondis par le roulis et le frottement des glaces. De là on passe sur le glacier même, et s'il n'est pas trop scabreux et trop entrecoupé de grandes crevasses, il faut s'avancer au moins à trois ou quatre cents pas pour se faire une idée de ces grandes vallées de glace. »

Je voudrais attirer d'abord l'attention sur le vocabulaire utilisé dans ce texte : *magnifique aspect, se rassasier du grand spectacle, voir des singularités, se faire une idée*. Voilà, depuis le plus concret jusqu'au plus abstrait, ce que peut susciter l'expérience du lieu.

Celui qui a peut-être le mieux rendu son expérience du « magnifique aspect » et du « grand spectacle » de ces lieux alpins, c'est le peintre anglais William Turner, dans les splendides dessins, aquarelles et gouaches que sont *Le Mont Blanc vue de Sallanches*,

*La Source de l'Arveyron, La Mer de Glace*, mais je n'oublie pas non plus les travaux de Jean-Antoine Linck, de Karl Hackert, de Samuel Birman et de Mark-Théodore Bourrit.

Quant aux « singularités » (ce qui fait sortir du « lieu commun ») et à l'« idée » (ce qui surgit d'une manière synthétique, lumineuse et éclairante de la masse confuse qui s'agite dans l'esprit), il y est question, au moins d'une manière sous-entendue, de perception, de savoir, de connaissances, de théorie et de poésie : tout un champ d'investigation, de réflexion, et de création.

### 3.

Des Alpes, je voudrais passer maintenant à la Sierra Nevada, de Bénédicte de Saussure à John Muir, d'une situation assez simple (où le complexe pouvait se développer à l'aise) à une situation compliquée, pleine de controverses.

Né en Écosse, à Dunbar, près d'Édimbourg, en 1838, John Muir émigre à l'âge de onze ans avec sa famille en Amérique, dans le Wisconsin. C'est en 1868, au retour d'une de ces grandes randonnées qu'il pratiqua toute sa vie, une « promenade » de quelque 1 600 kilomètres à travers le Kentucky, le Tennessee, la Caroline du Nord, la Géorgie et la Floride jusqu'aux rivages du golfe du Mexique, qu'il découvre avec éblouissement la Sierra Nevada, la *Range of Light*, comme il l'appelle et, en particulier la vallée de Yosemite : « Lors d'une matinée lumineuse, du haut du col de Pacheca, un paysage se révéla... ».

À partir de cette année-là, et jusqu'à la fin de sa vie en 1914, tout en visitant d'autres lieux de la terre (l'Alaska, la Sibérie...), Muir va explorer la vallée du Yosemite de long en large, et en profondeur. « Aller dans la montagne, c'est aller chez soi », déclare-t-il. En découvrant le paysage, en ouvrant ses sens et son esprit, en activant toutes ses facultés, c'est lui-même, en plus grand, qu'il découvre. En faisant des relevés, en lisant dans « le livre ouvert de la montagne, aux pages de granite », il élargit son être. En étudiant « la sculpture de la montagne », en suivant les lignes des glaciers, il en arrive non seulement à la conscience de l'interaction universelle, mais encore à une esthétique. C'est au bout d'une multitude d'études extatiques que « l'univers apparaît comme une tempête de beauté infinie ». Au début, dans les carnets de Muir, les poèmes alternaient avec les faits, mais, petit à petit, pas à pas, sa lecture du réel s'approfondissant, les faits eux-mêmes devenaient poésie, *étaient* poésie.

Avec le temps, celui qui se présentait volontiers comme « un clochard poétique, un peu géologue, un peu ornithologue » (en fait, du point de vue scientifique, il était surtout glaciologue et botaniste), et que les Indiens de l'Alaska appelaient « le chef des glaces », devint pour l'Amérique d'abord *the wilderness sage* (« le sage des terres sauvages »), ensuite le porte-parole même de la Nature, l'instigateur et l'inspirateur de tout le mouvement conservateur américain, qui se retrouvait au centre d'une foule de discussions (exploitation-conservation, nature-culture), se débattant non seulement

contre les intérêts commerciaux et les idéologies philosophico-religieuses, mais aussi contre une opinion publique mal informée, mal éclairée, variable et confuse.

Pour Muir, l'époque pionnière était révolue, l'idéologie de la conquête était caduque, il fallait aller maintenant de l'exploitation à l'*expérience*. De plus en plus, disait-il en parlant publiquement de cette expérience, les esprits (corps-esprits) fatigués, usés, apathiques, sur-civilisés, auraient besoin de se ressourcer, de se re-crée, et pour cela il fallait réserver des espaces naturels, car ce n'est que dans la nature que l'on renaît. Dans ses carnets, il allait encore plus loin. Il parlait de la nécessité de descendre l'homme du piédestal sur lequel la religion chrétienne (le monde est là pour son usage) et l'humanisme philosophique (l'homme est au centre de toutes choses) l'avaient installé, il déclarait que les arbres et les plantes avaient aussi des droits, ainsi que les serpents et les alligators : il abat les cloisons anthropocentriques, parle au nom d'un monde ouvert et mouvant.

La vallée du Yosemite étant son terrain de prédilection, il commence une campagne visant à en faire un parc national. Elle était State Park (parc de l'État de Californie) depuis 1864, mais Muir avait constaté que cela ne suffisait pas : les politiciens et les administrateurs locaux n'en avaient fait qu'un parc d'attractions, avec des spectacles son et lumière, ne se souciant nullement de sa dégradation, et n'ayant aucune notion du « *grand project* » que Muir avait en tête. Grâce à une stratégie à la fois poétique, publiciste et politique, il fait classer la vallée du Yosemite parc national en 1890, et en 1892 il fonde le Sierra Club comme support institutionnel de ses idées. Il attire aussi l'attention de grands hommes d'affaires à l'esprit ouvert, tel le *tycoon* du chemin de fer E. H. Harriman, des hommes capables de créer des réseaux de communication inattendus, et éveille l'intérêt du président des États-Unis, Théodore Roosevelt, qui, en 1903, passe trois jours en compagnie de Muir dans la vallée. C'est sous l'influence des idées et de la parole de Muir que Roosevelt, au cours de son administration (qui se termina en 1909) créa quarante-cinq millions d'hectares de réserves forestières et seize « monuments nationaux », parmi lesquels le grand canyon du Colorado.

Il serait naïf de croire que toute l'étendue de la pensée de Muir, que toute la profondeur de son expérience, se résume à la création des parcs nationaux et que son rêve d'un « monde intégré » s'y trouve réalisé. Tout en continuant d'insister sur la nécessité d'une éducation publique permanente, sur un tourisme éclairé, tout en voyant toujours le côté positif des choses (même la kodakisation superficielle, la mise mécanique en clichés pouvait, disait-il, être considérée comme un bon signe), il vécut assez longtemps pour constater que la législation en elle-même, que la protection gouvernementale ne suffisaient pas. Dans la vallée de Yosemite, il voyait ce qu'il appelait « la gloire de la Nature » (*the glory of wilderness*) disparaître d'année en année, et sa dernière bataille — contre l'installation d'un barrage sur la Hetch Hetchy — fut une bataille perdue.

Vers la fin de sa vie, il était de plus en plus isolé. Mais sa vision reste.

#### 4.

Voici un autre grand site du monde, le massif du Huang Shan, en Chine, qui me permettra d'évoquer une situation culturelle plus compliquée encore, plus encombrée.

Situé sur la rive droite du Yangzi, à peu près à mi-chemin entre Hong Kong et Pékin, à quelque cinq cents kilomètres à l'ouest de Shanghai et au croisement des routes nord-sud, est-ouest de la migration des oiseaux, le massif de la Montagne-Jaune se trouve, au moins symboliquement, au centre d'un pays dénommé depuis des millénaires le Pays du Milieu : c'est donc un lieu au milieu du Milieu. En tant que tel, mais aussi à cause de son extraordinaire beauté, faite de pics granitiques, de pins et de brumes, le tout créant un paysage qui présente, heure après heure, de splendides « tableaux » mouvants, le Huang Shan est devenu un des grands symboles de la Chine immémoriale.

Probablement fréquenté au début uniquement par des ermites, des errants solitaires et des cueilleurs de plantes, il fut découvert très tôt par des poètes et des peintres. Au VIII<sup>e</sup> siècle, le grand Li Po aimait y séjourner, afin de suivre « la voie mystérieuse » du *tao*. Un jour, selon la légende, il serait tombé en extase devant une cascade, celle dite « La Cithare pincée ». Pour prolonger son extase, il se mit à boire, tout en composant des poèmes. Au cours de cette activité enthousiaste, il aurait renversé du vin sur le rocher. Et le rapport entre le poète et le rocher serait devenu si intense qu'il était difficile de dire où l'un commençait et où l'autre se terminait. C'est pour cela que le rocher de la cascade porte aujourd'hui deux caractères gravés : « rocher ivre », l'esprit de Li Po flottant toujours dans les parages.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, tout un groupe de peintres (entre autres Shi Tao, Kun Can, Hong Ren) emprunta le nom de la montagne : ce fut l'école de Huang Shan. Il y avait donc tout un art, toute une poésie dans l'air, avec, en arrière-fond, toute une cosmologie concernant le Vide immense, les forces complémentaires du Yang et du Yin (rocher et eau, pin et brume, par exemple) et les veines de la Terre. À cette cosmologie fondamentale s'ajouta au fil des siècles une mythologie populaire : le nom même de la montagne remonterait à l'Empereur Jaune, fondateur du pays il y a presque cinq mille ans, qui, à la fin de sa vie, serait monté dans le Huang Shan où il aurait bu l'élixir de l'immortalité (en chinois, « immortel » s'écrit avec deux caractères : « homme » et « montagne ») avant de monter au ciel sur le dos d'un dragon.

À l'époque de Mao et de sa « révolution culturelle », l'accès au Huang Shan fut interdit à tout le monde sauf aux gardes rouges qui avaient le droit d'y monter pour graver sur les parois les sentences du Grand Timonier — sentences aujourd'hui effacées à coups de burin. Mais à la chute de Mao, on pouvait presque parler d'un nouveau slogan : « Retour au Huang Shan ! », et de nos jours, chaque année, un million de Chinois empruntent l'escalier taillé dans le granit de la montagne (des milliers de marches : il y a cent kilomètres de chemins et d'escaliers à l'intérieur du massif) afin de monter à la Capitale du Ciel, au Lotus Éclos, à la Cime de Lumière, au Paravent de Jade

ou à l'Oie blanche. On peut se demander combien de ces visiteurs pensent à l'ancienne cosmologie, à la poésie taoïste ou à la peinture de Hong Ren (peu, je le crains), on peut se demander combien ont une approche neuve, mais aussi profonde, de cet espace (encore moins), on peut ne pas apprécier la quantité de débris plastiques qu'ils laissent sur leur passage, on peut être agacé par les groupes en uniforme et les processions de mariage, on peut préférer le silence aux acclamations de la foule saluant le lever du soleil, mais on peut, tout de même, peut-être, parler d'un tournant.

## 5.

Avant de voir de près les possibilités et les difficultés de ce tournant, et après avoir fait le tour de quelques grands sites du monde, je voudrais revenir en France, sur le lieu même d'un de nos grands sites actuels.

En 1847, Gustave Flaubert, en compagnie de son ami Maxime Du Camp, lors de leur randonnée « par les champs et par les grèves », visita la pointe du Raz. Voici ses premières impressions et notes :

« Grandes ondulations arides et augmentant d'aridité en s'approchant de la pointe du Raz. Touffes de joncs marins très courts, le sol est pelé par places [...]. Ciel bleu, cormorans [...]. Trou satanique, bouleversements, replis, indescriptible couleur des roches sous-marines. L'homme n'est pas fait pour vivre là, pour supporter la nature à haute dose. »

Passons sur le fait que vous avez là le représentant, et non des moindres, d'une littérature qui, tout en parlant intelligemment et sensiblement de ceci et de cela (surtout de l'humanité — à haute dose), n'arrive pas à rencontrer fondamentalement la contrée, n'arrive pas à pénétrer profondément l'espace, et admettons que, jusqu'à nouvel ordre (jusqu'à nouvelle culture), l'humanité n'arrive pas à « supporter la nature à haute dose ». Il y a même des états d'esprit et des « états de culture » qui n'arrivent pas à supporter la nature du tout.

La fonction première des grands sites de France est à mes yeux de faire les premiers pas vers la « grande nature » que je viens d'évoquer. À ce titre, les grands sites peuvent jouer le rôle que jouaient, en d'autres cultures, à d'autres époques, les lieux de pèlerinage. Mais si le grand tournant évoqué plus haut doit avoir lieu, un grand tournant qui implique un renouveau d'intérêt pour le monde naturel, je pense que les grands sites ont un autre rôle à jouer – un rôle éminemment culturel.

Semblera-t-il exagéré de parler des grands sites comme base d'une nouvelle culture ? J'estime pour ma part qu'une culture profonde a plus à voir avec des lieux tels que les falaises d'Étretat, le cap Blanc-Nez ou la montagne Sainte-Victoire, qu'avec telle ou telle « production culturelle », tel ou tel « produit artistique », dont l'espace n'est que

trop humain et la base limitée à l'expérience personnelle, sans parler du simple commerce des distractions que l'on appelle aussi « culture ».

Ce qui est en jeu, à la base, c'est la rencontre entre l'être humain et ce que l'on continue à appeler, pauvrement, l'environnement. Ce sont ces retrouvailles de l'être humain avec la Terre, dans un monde à multiples dimensions qu'il s'agit de travailler.

Le site lui-même joue un rôle important, primordial. Mais à ces éléments de nature doivent être ajoutés des éléments de pédagogie (non infantile, et pas uniquement scientifique), en vue non seulement d'une connaissance profonde du site, mais d'un repositionnement des valeurs humaines, d'une réorientation de l'esprit.

Il s'agirait, à l'encontre, par exemple, de l'idéologie nationaliste qui s'exprime dans *Les Hauts Lieux de l'esprit* de Barrès, d'une conscience planétaire basée sur l'intention, pour citer Humboldt dans ses *Vues de la Nature*, de « considérer l'organisation de notre planète d'un seul point de vue grand et général », quel que soit le lieu particulier et local où l'on se trouve.

Voilà la grande perspective.

Évoquons maintenant, après les grandes difficultés d'ordre conceptuel et idéologique, quelques difficultés d'ordre pratique.

## 6.

J'habite depuis un certain nombre d'années maintenant la côte nord de la Bretagne, très précisément à Trébeurden. Au large de la côte trébeurdinaise se trouve une petite île, l'île Millau, accessible, pour un piéton, seulement à marée basse. Dans les premiers temps de mon installation, j'ai beaucoup fréquenté cette petite île : un lieu délectable de déambulation et de méditation. Or, il y a quelques années, afin de la protéger de tout ce qui menace n'importe quel espace « vide » (exploitation financière, constructions aberrantes), le Conservatoire du Littoral — une institution que j'approuve, que je respecte et que je salue — a acheté l'île et l'a aménagée. En fait, un peu trop à mon goût, avec un excès de sentiers et un balisage superflu. Le résultat, c'est que cette petite île abandonnée est maintenant très fréquentée, d'autant plus qu'une navette assure (ou assurait jusque très récemment) régulièrement la traversée entre la côte et l'île : plus besoin d'attendre la marée basse, on n'est plus assujéti aux conditions topologiques. Là où, avant, on ne voyait que fleurs marines et fientes d'oiseaux, on trouve aujourd'hui, malgré les efforts de la municipalité pour assurer le nettoyage, bouteilles de bière, paquets de cigarettes et papier toilette. Ce qui fut fait pour protéger et aménager le lieu (débroussaillage afin de permettre à une flore plus variée de se développer) a eu pour résultat de lui enlever tout ce qui constituait sa valeur à mes yeux et dans mon esprit. Je n'y vais plus, et je ne suis pas le seul.

Je dirais presque la même chose pour le rivage de la Caravelle à la Martinique, un autre lieu que j'ai beaucoup fréquenté. Là où, naguère, il n'y avait la plupart du temps



que les roches volcaniques, le vol des frégates et le silence de la mangrove, on croise aujourd'hui de nombreuses bandes qui remplissent l'endroit de bruit et laissent des traces bien visibles de leur passage.

« Alors, me rétorquera-t-on peut-être, êtes-vous élitiste ? Pensez-vous que ces lieux devraient être réservés seulement à quelques-uns ? » Je réponds tout de suite : non. Je suis pour l'accès du plus grand nombre à de tels lieux, car non seulement je pense, comme je l'ai dit, qu'ils peuvent être bénéfiques au visiteur, mais qu'à la longue ils peuvent avoir une influence sur la civilisation. Mais comment faire pour que cet accès n'enlève pas aux lieux ce qui constitue leur valeur profonde ?

C'est une affaire non seulement de réglementation (qui sera mal vue et contournée par ceux et celles pour qui la liberté, c'est de faire n'importe quoi), mais implique également un esprit, une éducation.

Voilà le problème auquel ont à faire face, voilà les contradictions dans lesquelles se débattent, voilà les perspectives que doivent sans doute envisager, tous ceux, toutes celles qui tiennent à protéger de tels lieux, à préserver leur valeur, et qui ont pour tâche de les gérer.

La grande question, au-delà des problèmes de gestion de tel ou tel lieu, de tel ou tel site, dans une civilisation de masse, avec des mouvements de masse, est : comment ouvrir à ce tournant des perspectives, comment donner à ce renouveau d'intérêt pour le monde de la nature ou pour des sites de culture un fondement autre que nostalgique ou passéiste, comment faire des lieux retrouvés de véritables lieux de ressourcement, de renouvellement ?

## 7.

Pour conclure, voici, en résumé, ma pratique (géopoétique), dont j'ai fourni quelques exemples, parfois par précurseurs interposés, tout au long de cet essai.

Dans ce que j'essaie de faire, sur le plan littéraire, sur le plan culturel, ces deux plans ne se séparant pas du plan existentiel, le lieu joue un grand rôle, en fait un rôle primordial. Si le roman tourne en rond dans le pathos psycho-civilisationnel, si le livre de voyage se contente en général de traverser le monde d'une manière pittoresque et éclectique (un peu de ceci, un peu de cela), ce que, dans mon travail j'appelle livre-itinéraire consiste en un cheminement à travers un territoire, qui sera lu de plusieurs manières, dans le but d'atteindre un lieu d'où non seulement on peut voir grand mais où l'on peut s'ouvrir à l'univers. Mes essais, quant à eux, tentent d'élaborer un nouveau langage théorique pour tout ce qui me semble être en jeu aujourd'hui dans notre situation historique et culturelle. Ils commencent par une analyse culturelle radicale (ce que j'appelle une "culturalanalyse"), suivent ensuite des pistes de culture, de pensée à travers les territoires (ça, c'est le nomadisme intellectuel) et tentent de dessiner les

contours d'un nouvel espace de vie, d'un nouveau "monde" (voilà la géopoétique). La poésie enfin, telle que je la pratique, n'est ni une poésie du moi (romantique), ni une poésie du mot (moderniste), mais une poétique du monde, qui tente de reprendre les choses à la base.

Un monde, dans mon vocabulaire, émerge du contact, du rapport entre l'esprit humain et la terre, par l'intermédiaire de l'action et de la pensée. Quand le contact est sensible, subtil, intelligent, nous avons un monde au sens plein du mot, c'est-à-dire agréable à vivre et favorisant un épanouissement de l'être. Quand le contact est insensible, brutal, inintelligent, nous n'avons plus un monde, mais une accumulation d'immonde. Les exemples foisonnent, malheureusement, autour de nous.

Mais on peut ouvrir un autre espace, en commençant, avec une sensibilité ouverte, une intelligence sur le qui-vive et quelques connaissances (d'ordre géologique, ornithologique, météorologique, etc.), là où on se trouve.

Il est bien évident que les grands sites n'excluent pas les petits sites. La France, et peut-être l'Europe tout entière, consiste en une multiplicité de micro-sites. Et chacun reconnaîtra les siens.

Mais les grands sites pourraient jouer un rôle de phares, jetant une nouvelle lumière sur le monde. En jouant pleinement leur rôle, avec les perspectives (géopoétiques) que j'ai essayé d'indiquer, ils pourraient peut-être contribuer à faire de ce monde, non ce qu'il est la plupart du temps, à savoir un amas opaque de psycho-histoire plein de bruit et de fureur, de conflits et d'horreurs, mais un monde ouvert, dans lequel la personne humaine serait considérée comme un « système ouvert » en contact avec d'autres systèmes ouverts sur une planète considérée elle-même comme un grand système ouvert.

Ceci n'est pas un rêve idéaliste. C'est un projet et un programme qui n'appartient ni au réalisme étriqué, ni à l'imaginaire utopique, mais au champ du possible.

Je ne parle ni en optimiste ni en pessimiste, je parle en possibiliste.

-----